

Mme Malibran devoit faire sa rentrée au théâtre italien. Le public, exilé depuis quelques mois de la salle Favart, s'étoit porté en foule dès les cinq heures du soir dans les avenues du théâtre; et trois heures d'attente, de presse, de fatigues, rien ne l'arrêtoit: il devoit revoir la cantatrice destinée à réunir tous les suffrages, maintenant que l'Allemagne nous a enlevé celle qui, suivant une spirituelle expression, brilloit la première dans un genre qui n'étoit pas le premier.

Ce n'est pas seulement des suffrages qu'à recueillis Mme Malibran, mais bien le témoignage de l'admiration la plus vive, car ce public il lui faut quelque chose avec quoi il puisse assouvir sa faculté d'aimer; il y a trois mois c'étoit pour la liberté qu'il se passionnoit, samedi, c'étoit pour le génie.

La voix, le jeu de Mme. Malibran n'ont rien perdu pendant son absence. Toujours cet accent flexible et sonore, cette note sure et sans efforts, ce chant large et plein où jamais un son qui ne soit pur. Et quand au dernier acte, elle a développé son talent de grande tragédienne, quand interrogeant sur le sort de son Otello, joyeuse, elle court au-devant de lui, et s'arrête pétrifiée..... c'étoit son père; quand elle commence ce délicieux *S'il padre m'abbandonna*, qui d'abord foible, tendre et doué comme la voix d'un ange repentant, s'élève, parle la passion de l'épouse, et enfin laisse exhaler l'accent du désespoir, une spectacle offroit ce parterre ému, le cœur gros de soupirs et les larmes aux yeux! Et lorsque pour charmer ses douleurs, la désolée Edelmone chante une *chanson de saule*, ses ravissants accords pleins de funestes présages, ont jeté le public dans une extatique mélancolie dont il n'a pu être tiré que par le pathétique de la dernière scène: que d'ame dans le *Sono innocente!* C'est bien le langage de la vertu offensée, de la tendresse de l'épouse, et de l'amour de la vie. Mme Malibran a été au niveau de la divine musique à laquelle elle a prêté le charme de sa voix. Aussi c'est avec transport que le public l'a appelée après la pièce, pour lui jeter le surabondant d'une admiration qui débordoit; touchant hommage à un aussi beau talent! et à cette époque où les mots majorité, unanimité, sont illusoire, l'on n'est pas réduit à plaindre l'être assez infortuné pour n'être pas ému à de si pathétiques accents!

Nous ne parlerons pas de la partition, tout le monde la connoît. D'ailleurs nous croyons que pour le faire dignement, ce n'est pas une plume dont il faudroit se servir, mais un orchestre, et un orchestre comme celui des Italiens. Quel grand drame qu'*Otello!* comme on sent se réveiller de toutes les passions, même celles qui sont éteintes. C'est *Otello* qu'on proclame le chef-d'œuvre de Rossini, comme c'est *Figaro*, comme c'est *Tancredi* lorsqu'on entend ces pièces. Ce n'est pas sur la scène que se passe le drame, à l'exception des moments où chante Mme Malibran, mais dans le cœur de ceux qui écoutent; car la musique de Rossini n'a pas la prétention de vous arrêter sur un objet déterminé; elle n'est pas *descriptive*, comme le lui reprochoit jadis notre malencontreux patriotisme. Chaque spectateur se construit son drame. Lequel devoit convenir à ces grandes pages d'harmonie, à ces ravissantes mollesses du cœur, à ces orages de tendresse, à ces déchirements du désespoir qui font tout *Otello*, si ce n'est

quelque création de Saint-Pierre ou de Châteaubriand? Pour moi, je revois *René*. La passion déchiroit mon cœur. Mais au dénouement, au lieu de me sentir apaisé et consolé par la voix austère de Chartas, je me suis retiré désolé.

David remplissoit le rôle de Rodrigo, autrefois joué par Bordogni. Cet acteur commence d'une voix foible et timide, souvent fausse, mais peu à peu il s'échauffe, et tirant tout parti de ses moyens, il développe tant d'art, tant d'ame et de grâce [grâce], qu'il finit par vous ravir. Il pourroit dire: Jugez par ce que je suis de ce que j'ai dû être. Il a très bien chanté au premier acte son duo ravissant avec Yago. Au commencement du second acte, on a ajouté pour lui un air tout d'amour où il a été parfait. Il a très bien exécuté pour sa part le final qui est peut-être ce que Rossini a écrit de plus beau, et dont l'accompagnement ne peut être comparé qu'à une mer d'harmonie dont les flots rouleraient sur eux-mêmes.

Donzelli est toujours le ténor à voix si juste, si soutenue. On pourroit désirer plus de clarté, plus de mordant. Samedi, contre son habitude, il a été un peu froid.

L'AVENIR, 13 novembre 1830, p. 4.

Journal Title: L'AVENIR
Journal Subtitle: None
Day of Week: samedi
Calendar Date: 13 NOVEMBRE 1830
Printed Date Correct: Yes
Pagination: 4
Title of Article: THÉÂTRES
Subtitle of Article: THÉÂTRE – *Otello*. – *Rentrée de Mme. Malibran*
Signature: None
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue (il semble que d'Ortigue ait été le seul collaborateur musical pour ce journal)
Layout: Internal main text
Cross-reference: None